

Mohammed El-Kurd

Perfect Victims

Mohammed El-Kurd

Perfect Victims



Mohammed El-Kurd

Perfect Victims

Mohammed El-Kurd

Perfect Victims

Mohammed El-Kurd

*Le Discours
sur le colonialisme
du XXI^e siècle*



Les Liens qui Libèrent

Direction de la collection : Fatima Ouassak
Conception graphique : Bureau Clément Wibaut
Typographies : Baskerville, GT America, Dharma
Relecture : Élise Roy, Sarah Damou, Inès Abdel Razek

Achevé d'imprimer en septembre 2026
par l'imprimerie Normandie Roto s.a.s à Lonrai
Dépôt légal : octobre 2026

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement des systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE)
2019/790

© Éditions Les Liens qui Libèrent, 2026
EAN : 979-10-209-2103-1

11	Note(s) de l'auteur	235	Épilogue <i>La pluie arrive</i>
17	Le sniper n'a pas de sang sur les mains <i>Sur la déshumanisation</i>	239	Remerciements
		245	Références
45	La politique de domestication <i>Sur l'«humanisation»</i>	271	Notes
65	Le passeport de Shireen <i>Sur l'invention du civil</i>		
93	Une vie sous contre-interrogatoire <i>Sur les sentiments interdits</i>		
115	Tropes et drones <i>Sur les mines rhétoriques</i>		
131	<i>Mein Kampf</i> dans la salle de jeux <i>Sur la propagande</i>		
145	Révélations miraculeuses <i>Sur le témoignage</i>		
191	Sommes-nous vraiment tous palestiniens? <i>Sur l'identité</i>		
215	« Est-ce que vous voulez jeter les Israéliens à la mer ? »		

On dit que le livre est une arme.

Quel livre les colonisés doivent-ils écrire pour dénoncer l'ordre colonial depuis le monde occidental garant de cet ordre ?

Deux choix s'offrent à eux.

L'un semble plus aisé. Rassurer l'Occident. Se faire tout petit, le plus petit possible. S'il faut s'armer, c'est de poésie et de bons sentiments uniquement. S'il y a des morts, insister sur le nombre de femmes, et surtout d'enfants. Des femmes qui pleurent et de pauvres enfants affamés. Tout le monde, les femmes, les enfants, mais pas les hommes, pas ces hommes-là. Se rendre inoffensif, en somme. Dénoncer si on veut, mais calmement, en arrondissant bien les angles. Caresser dans le sens du poil la bonne conscience de l'Occident. Garantir que son éternelle innocence en sortira intacte, du moins lavée des quelques erreurs dues à sa précieuse ignorance : l'Occident ne savait pas – pas tout, en tout cas. Si en prime on peut assurer le spectacle et satisfaire les amateurs de jolies histoires, alors cette gentille dénonciation de l'ordre colonial sera validée, et le livre sera même célébré, par endroits.

Ce choix est le plus confortable, mais pas le plus efficace. Car qui a jamais gagné une lutte sans la mener ?

L'autre choix est autrement plus ambitieux. Refuser d'euphémiser la férocité coloniale, refuser de raser les murs, de se justifier, de lécher les bottes. Refuser le jeu de la respectabilité avec son lot de cautions à chercher, de couleuvres à avaler, et de mise à distance de tout ce qui ressemble de près ou de loin à la résistance et à la lutte armée. Le problème,

c'est que ce type de refus ferme les portes. Alors bravo, il y aura dans ce livre beaucoup de courage et de dignité, mais à quoi bon le courage et la dignité dans un livre qui ne sera lu par personne — un livre pas même publié?

Choisir entre ces deux options peut s'avérer être un véritable casse-tête pour les colonisés. Et la responsabilité de l'écrivain qui doit faire le bon choix est grande. D'autant plus quand l'ordre colonial devient génocidaire, et que le génocide continue.

C'est dire à quel point *Perfect Victims* est un petit miracle de stratégie littéraire. Son auteur a écrit un livre à la fois incroyablement radical et lu partout dans le monde, déjà traduit dans plusieurs langues et discuté dans les plus prestigieuses universités. Il a réussi à dénoncer sans compromissions l'ordre colonial depuis l'Occident garant de cet ordre. Le choix de l'écrivain était risqué, mais le risque a manifestement été calculé, et savamment maîtrisé.

On compare souvent la langue et la justesse de Mohammed El-Kurd à celles d'Aimé Césaire. À juste titre. Il nous offre, dans ce livre, une analyse riche et précise de la mécanique mise en place dans le champ médiatique et culturel occidental pour empêcher que se pose la question palestinienne. Il a pris soin de décortiquer les manipulations de l'État génocidaire israélien et de ses complices, en particulier les États-Unis, le deux poids, deux mesures, la culpabilisation des victimes, les injonctions à la pureté, les inversions accusatoires, les pièges de la justification perpétuelle. Mais il ne s'est pas contenté de cette brillante démonstration. L'exercice semble même l'avoir parfois agacé. Comme s'il refusait de se limiter à réagir à ceux qui cherchent à le limiter. Ce qui explique peut-être pourquoi Mohammed El-Kurd a écrit un livre dans le livre. Au fil des pages, on le voit s'échapper, s'élever et nous élever avec lui. Pour réaffirmer la nécessité de la résistance, rendre hommage à tous les martyrs, et en appeler à la libération totale de la Palestine, avec humour, amour, et de l'espoir qui fait trembler de joie.

La collection Écologies de la libération est un espace où on expérimente la prise de risque – calculé – et la ruse. Autant dire qu'elle est née pour accueillir la pensée et le travail de Mohammed El-Kurd. Lequel ne se déplace jamais seul mais accompagné de tout le peuple palestinien, y compris de ceux qu'on voudrait mettre sous le tapis : les hommes palestiniens, arabes, musulmans, les combattant·es, les résistant·es, les Martyrs. L'horizon de la collection étant l'égale dignité humaine, nous avons prévu de la place pour tout le monde. Alors Marhaba, bienvenue à Mohammed El-Kurd et à tout le peuple palestinien en lutte pour sa libération.

Fatima Quassak



Pour Omar, toujours incarcéré
dans une prison sioniste à l'heure où j'écris
ces lignes.

À la mémoire du Dr Refaat Alareer
et de tous ceux qui ont eu l'audace de repousser
les limites.

**et quand
bien même !**

**et quand
bien même !**

**et quand
bien même !**

Note(s) de l'auteur

1. **J'en ai dit trop** et pas assez sur le sujet de ce livre, un sujet qui, au-delà même de la question palestinienne, prend toutes sortes de noms et a déjà été amplement débattu. Je tente ici, modestement, d'exposer mon point de vue de manière exhaustive et cohérente, mais cet ouvrage est voué à rester inachevé. Ce n'est pas seulement le chagrin qui rend si atroce d'écrire en temps de génocide ; c'est plus encore d'accepter la révoltante impuissance des mots face à des bombes d'une tonne.

2. Il faut admettre que ce chapitre de notre histoire, le plus sanglant à ce jour, a amplifié une corrélation morbide déjà ancienne : plus il y a de martyrs, plus il y a de micros. En Occident comme dans une grande partie du monde arabe, le Palestinien est indéniablement confronté à des niveaux stupéfiants de violence, de répression et d'effacement. Mais à l'intérieur de quelques niches progressistes, qu'elles soient médiatiques, culturelles, universitaires ou politiques, le mot « Palestine » est en train de devenir, pour certains, une forme de capital social. La responsabilité de chacun dans ce contexte, et le moins que l'on puisse faire, est de repousser les limites de l'admissible.

3. On ne peut analyser une « stratégie du plaire » sans reconnaître au préalable que les choses ont changé. À force de sacrifices et d'ingéniosité, notre peuple a réussi à s'accommoder d'un système impraticable et à le contourner. J'ai beau me plaindre souvent que nos batailles soient trop rhétoriques, je n'oublie pas qu'il n'y a pas si longtemps encore nous étions pratiquement absents de la conversation générale. Il serait tentant de prolonger cette idée en ajoutant que notre société civile s'est considérablement développée, que nos défunts révolutionnaires et intellectuels étaient surveillés, muselés et réprimés avec une brutalité qui n'a plus cours

aujourd'hui, mais Gaza invalide une telle lecture. Je ne veux pas que nous comparions le présent au passé. Je veux que nous inventions un nouvel avenir, que nous nous échappions de la roue du hamster.

4. La critique est saine. Je ne parle pas là d'autoflagellation ni de culpabilisation de la victime – la critique de bonne foi doit être abordée de bonne foi. À mes yeux cependant, *Perfect Victims* n'est pas un essai critique proprement dit, pas plus qu'un manifeste ou une monographie. Mon objectif est plutôt de questionner des stratégies et des tactiques, des idéologies et des réflexes, des hypothèses et des croyances, d'infiltrer les récits dominants. Je tente d'injecter dans le global – l'arrogant et tyrannique global – le local et son autorité épistémique, si largement oubliés. Ces temps-ci, la tendance est à qualifier la période que nous traversons d'« inédite ». Plus que cela, elle est existentielle. Au lieu d'apparaître comme des protagonistes de ce moment historique, auquel ils continuent de donner forme par leurs sacrifices volontaires (ou plus souvent involontaires) et par leur production savante (élaborée ou non), tous ces gens dont la vie est menacée vont être traités comme de simples terrains d'étude anthropologique pour réfléchir sur la souffrance, la sujétion ou les révélations trop tardives. À travers ce livre, et par loyauté envers elles, j'aimerais restituer à ces classes écrasées et invisibilisées, réduites à des objets historicisés, leur place d'actrices de l'histoire. En plus d'essayer de jeter un pont entre la Palestine et le monde, je veux aborder de front la question de l'asymétrie entre la terre natale et la diaspora.

5. Dans ces pages, on ne trouvera guère d'argumentations juridiques et aucune occurrence du mot « illégal ». Quand on a, comme moi, grandi en Palestine, il n'est pas

besoin d'être très perspicace pour comprendre que le droit est souvent la plus létale des armes de l'opresseur. J'admire les efforts extraordinaires accomplis dans ce domaine (je pense, entre autres, à l'action des avocats spécialisés dans les droits humains et à la procédure pour génocide intentée contre Israël par l'Afrique du Sud devant la Cour internationale de justice), mais je ne crois pas que ce langage soit le seul à même de faire avancer la cause palestinienne. Les ouvrages privilégiant l'angle juridique sont déjà suffisamment nombreux. Et il y a un monde au-delà des tribunaux.

6. Les personnalités, prisonniers et martyrs palestiniens ou arabes que je cite sont généralement accompagnés de courtes biographies ou nécrologies. Si au début du livre ces éléments d'identification sont intégrés dans le corps du texte, ils migrent en notes de bas de page à mesure que les chapitres progressent. Cela ne signifie pas que ces histoires soient secondaires. Au contraire, j'entends faire de nos martyrs et de nos prisonniers des figures familières. Je ne cherche pas l'approbation du public; je veux lui parler comme à un invité que je recevrais dans mon salon. De même, mes variations de ton au fil du texte (du lyrisme à l'analyse, de la tristesse au sarcasme ou à l'indignation) reflètent le caractère intime et souverain de ce mode de narration, qui s'adresse au lecteur sans peur, ni jargon, ni faux-semblants, en le considérant non pas comme un juge, mais comme un étranger curieux ou, mieux encore, un visiteur régulier.

7. À ces variations à la fois calculées et spontanées (entre l'arabe et l'anglais, entre la poésie et la prose, entre le journalisme et l'activisme politique, entre le récit personnel et le reportage) correspondent aussi, lorsqu'il est question des Palestiniens, des oscillations apparemment erratiques entre

la première, la deuxième et la troisième personnes. Il m'arrive d'évoquer le Peuple palestinien en disant «ils», comme s'ils vivaient sur une planète éloignée; à d'autres endroits, j'écris «nous» ou «je». Cet éventail de pronoms est en fait assez représentatif de la disparité politique, socioéconomique et relationnelle des situations palestiniennes – situations sur lesquelles la fragmentation coloniale imprime violemment sa marque.

8. L'usage disproportionné des pronoms masculins, enfin, est délibéré. Cela fait bien trop longtemps que les Palestiniens sont réduits à la seule catégorie des femmes et des enfants. Cette schématisation ne fait pas que retirer aux femmes et aux enfants leur autonomie d'action et leurs contributions politiques ou révolutionnaires; elle perpétue aussi la diabolisation des hommes palestiniens, des êtres qui mériteraient de mourir, exilés de l'étreinte de leurs proches, et ne seraient pas dignes d'être pleurés. Si j'utilise souvent «il» pour désigner «le Palestinien», c'est parce que je veux forcer le lecteur à se confronter à l'homme palestinien. Je veux l'exposer à ce groupe démographique complexe, insaisissable, et pas uniquement à ceux d'entre nous qui sont perçus comme doux ou généreux. Je veux qu'il regarde en face les pères de famille tout autant que les combattants.

Le sniper n'a pas de sang sur les mains

Sur la déshumanisation

Et les hommes sont des hommes
et les femmes sont des hommes.
Et les enfants sont des hommes !
Padraic Fiacca^[01]

Nous mourons beaucoup. Nous mourons en unes éphémères, entre deux souffles. Notre mort est si routinière que les journalistes en parlent comme ils annoncent la météo : *Ciel nuageux, averses éparses, trois mille morts palestiniens ces dix derniers jours*. Et de même que pour le temps qu'il fait, le seul responsable est Dieu – pas les colons armés, pas les frappes de drones ciblées.

Nous ne voyons plus les cadavres dans nos champs. Leur présence est monotone, prévisible. Le carnage est tellement permanent qu'il est presque anticipé par ceux qui seront bientôt tués, leurs poignets, épais ou minuscules, liés par des serre-câbles à l'arrière des voitures de police. La mort est partout. Même les métaphores sont des victimes de guerre. Le figuré se fait douloureusement littéral : barbes ensanglantées, meubles perchés dans les arbres, membre suspendu à un ventilateur de plafond, femmes accouchant à même le béton. L'effroyable nous est-il devenu trop familier ? Ce qui avait coutume d'horrifier, de laisser présager le pire, fait désormais partie du décor ; la mort n'est plus qu'un morne épouvantail. Les corbeaux ont beau s'égoïsser, plus personne ne les écoute. C'est une mort qui a perdu tout caractère sacré. Aucune divinité ne vole à notre secours. Nous mourons esseulés. Nous mourons beaucoup à l'abandon.

Notre massacre, entériné par les juges, ne s'interrompt que pour les pages de pub. Les journalistes nous tuent à coups de voix passive. Au mieux, les diplomates se disent préoccupés par notre mort, mais sans jamais mentionner le coupable, encore moins le condamner. Inerte, inepte ou

complice, la classe politique finance notre trépas, puis feint la compassion — dans le meilleur des cas. Les intellectuels, eux, ne font rien. Ou plutôt ils attendent que la poussière retombe, après quoi ils écriront des livres sur ce qui aurait dû être. Inventeront des termes et tout ça. Donneront des leçons au passé. Et les charognards, y compris dans nos rangs, feront la tournée des musées en célébrant et idéalisant ce qu'ils n'ont cessé de réprouver et n'ont jamais daigné défendre : notre résistance. Ils l'embrouilleront, la dépolitiseront, la commercialiseront. Ils sculpteront des œuvres d'art dans notre chair ^[02].

Et nous mourons. Snipers ici, bombardiers là, expulsions, exils, effacement, génocide, infanticide, humiliation, affliction, deuil, emprisonnement, vol, soif¹, torture, famine, pauvreté, isolement, défaitisme, chantage, sacrifice, héroïsme, suicide altruiste — j'en passe. Les corps des nôtres se décomposent dans des cours d'hôpital, comme ceux de leurs grands-parents pourrissaient sur la plage de Tantoura². Et nous mourons sans un adieu : que dire aux familles des martyrs qui restent occupés jusque dans la mort ? À celles dont les enfants sont otages dans les cimetières des nombres³

1. « En visant de façon répétée, systématique et généralisée les sources et les usines de désalinisation de la bande de Gaza, Israël transforme l'eau en arme contre les civils palestiniens. En plus de faire régner la famine, [il] réduit délibérément la quantité d'eau disponible pour les habitants du territoire. » Voir Euro-Mediterranean Human Rights Monitor, « Israel Uses Water as Weapon of Its Genocide in Gaza », 5 juillet 2024.
2. Village palestinien dont quelque deux cents habitants furent massacrés dans la nuit du 22 au 23 mai 1948 par la Haganah (nom des forces armées juives dans la Palestine mandataire). [NdT.]
3. Cimetières dont la localisation est tenue secrète et où des Palestiniens tués par l'armée israélienne sont enterrés dans des tombes numérotées, au lieu d'être rendus à leurs familles. [NdT.]

ou congelés dans des chambres mortuaires? Ces corps deviennent monnaie d'échange⁴. Ou gisements d'organes⁵.

Comment annonce-t-on ce qui devrait être pure fiction? Nos journalistes se font presque poètes lorsqu'ils rendent compte de toute cette mort. Et les poètes écrivent au couteau⁶. Comme aucune épée ne sort de nos forges, comme les fusils disponibles ne servent qu'à protéger la résidence du président, les jeunes descendent dans les rues avec des pistolets en plastique pour s'attaquer à des dragons et des dinosaures — les colonisateurs et leurs sous-traitants. Ceux qui grandissent dans la violence, qui passent toute leur vie nez à nez avec des canons de M4 et de M16 *made in USA*,

4. Voir Wahbe, «The Politics of Karameh: Palestinian Burial Rites under the Gun»; Hassan, «The Warmth of Our Sons: Necropolitics, Memory, and the Palestinian Quest for Closure». Voir aussi la campagne citoyenne nationale Makaber al-Arqam (مقابر الأرقام), lancée dans le but de faire pression sur les autorités israéliennes pour qu'elles restituent les corps des victimes arabes et palestiniennes de l'occupation conservés dans des cimetières des nombres et autres morgues, afin de permettre à leurs proches de leur rendre un dernier hommage.
5. L'Euro-Mediterranean Human Rights Monitor a fait état d'«inquiétudes» concernant des vols d'organes pratiqués sur des cadavres palestiniens par le régime israélien. L'organisation cite des professionnels de santé qui ont rassemblé des preuves de tels vols, relevant notamment l'absence «de cochlées et de cornées, ainsi que d'autres organes vitaux tels que foies, reins et cœurs», sur les corps de Palestiniens restitués par les Israéliens dans le sud de la bande de Gaza. Voir aussi *New Arab*, «Israel Harvesting Organs from Palestinian Bodies, Say Gaza Officials»; Black, «Doctor Admits Israeli Pathologists Harvested Organs without Consent».
6. Kabbani, «Notes dans le cahier de la défaite», strophe 3:
Triste pays!
Du poète que j'étais, Amour et Tendresse
tu as fait en un instant
poète écrivant au couteau...

يا وطني الحزين
حولتني بلحظة
من شاعر يكتب الحب والحنين
لشاعر يكتب بالسكين

savent très bien qu'ils se feront massacrer quoi qu'il arrive, qu'ils s'emparent ou non d'un Carlo⁷. Nous mourons beaucoup dans le refus et l'obstination.

7. Le Carlo, qui tire son nom du Carl Gustav M/45, est un pistolet-mitrailleur artisanal à bas coût produit dans des ateliers de fortune en Palestine occupée. Il est aisé à fabriquer, mais manque de précision, s'enraye facilement et a souvent des ratés.

En Palestine occupée, le sionisme⁸ est la première cause de mortalité. Il tue autant par la violence directe cautionnée par l'État que par celle, indirecte, qui découle des bureaucraties oppressantes, des attaques psychologiques incessantes et des conflits intercommunautaires explosifs. Mais ce repos éternel infligé de main d'homme est traité comme n'importe quelle autre grande cause de décès (les maladies cardiaques aux États-Unis, la démence en Angleterre); il ne suscite guère d'inquiétude, et encore moins de condamnation. Bien au contraire. Le monde dans lequel nous vivons se nourrit de notre mort; d'elle dépend le maintien du statu quo. Le sentiment de « sécurité » de la colonie se paie de notre sang. L'empire abrège la destinée des êtres qui nous sont chers pour prolonger son règne. Et notre peine est négligeable, notre rage injustifiée. Plus le colonialisme sioniste élimine ceux que nous aimons, moins on nous offre d'espace pour les pleurer. Raconter cette gigantesque spoliation d'existences, et a fortiori la venger, nous est interdit.

Pour susciter l'intérêt, nos martyrs doivent avoir été des gens hors du commun ou avoir connu une fin d'une spectaculaire violence. En écrivant ces derniers mots, je pense au meurtre de Mohammed Abu Khdeir, un garçon de seize ans kidnappé par des colons juifs dans le quartier de la Jérusalem occupée où il vivait, sauvagement battu, forcé à avaler de l'essence^[03], puis brûlé vif^[04]. Je pense à Hind Rajab, six ans, assassinée par des soldats israéliens en même temps que les ambulanciers envoyés pour la sauver^[05] et retrouvée douze jours plus tard – Hind Rajab qui, depuis la voiture criblée

8. Le sionisme, idéologie politique née au XIX^e siècle en Europe centrale et orientale et considérant la création d'un État juif comme la seule solution viable à la persécution des Juifs, est une doctrine de dépossession et une entreprise coloniale de peuplement expansionniste et raciste. Sa concrétisation la plus claire à ce jour demeure la Nakba, qui perdure et n'a jamais cessé.

de balles où elle se trouvait, entourée des cadavres de ses oncle, tante et cousins^[06], avait appelé les secours et supplié pendant plus de trois heures : « Venez me chercher... Vous allez venir me chercher^[07]? » Je pense au macabre, au pervers. Sinon, c'est-à-dire dans la majorité des cas, nos martyrs meurent dans l'indifférence générale, leurs proches rejoignant la longue cohorte des familles qui pleurent loin des caméras et ne peuvent demander justice qu'à Dieu. Sinon, c'est-à-dire dans la majorité des cas, les tués sont voués à devenir une statistique oubliée de plus — et l'on entendra peut-être dire qu'ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient.

Les pertes israéliennes, elles, sont une tout autre histoire — en fait, elles sont l'histoire même. L'amour témoigné aux morts israéliens est fougueux, ardent, incandescent ; il illumine la Maison-Blanche et la tour Eiffel. Le monde entier porte leur deuil, sans « mais » ni « sauf », et transforme ce chagrin en carburant pour génocide. Ici, la peine devient monnaie d'échange. Ici, l'amour devient prétexte.

Il est des amants que l'émotion
choisit d'emporter

Comme certains ne font qu'affecter d'en participer
Si les larmes sur la joue de ressemblance
font illusion

On distingue aisément qui pleure de qui feint
l'affliction⁹ [08].

Le 9 octobre 2023, soit deux jours après l'offensive du Hamas contre les colonies israéliennes encerclant Gaza, l'ambassadeur de l'Autorité palestinienne au Royaume-Uni (un adversaire politique du Hamas) est interviewé sur la BBC. Quelques heures plus tôt, une frappe israélienne a tué six

membres de sa famille. « Ils ont tout simplement été bombardés, raconte-t-il à la présentatrice. L'immeuble entier a été démoli^[09]. » Ses proches sont quelques-unes des milliers de victimes (aujourd'hui des dizaines, voire centaines de milliers) tuées dans l'attaque génocidaire en cours contre ce minuscule territoire surpeuplé où plus de deux millions de personnes vivent assiégées.

Il poursuit : « Ma cousine Ayah, deux de ses enfants, son mari, sa belle-mère et deux autres parents sont morts sur le coup. Ses deux plus jeunes enfants, des jumeaux de deux ans, sont actuellement en soins intensifs. »

La journaliste enchaîne : « Mes condoléances à vous et à votre famille. Mais pour être bien claire : vous ne pouvez pas cautionner le meurtre de civils en Israël, n'est-ce pas^[10] ? »

Opposer ce type de réponse à nos incommensurables pertes, que ce soit sur la scène diplomatique ou médiatique, n'est pas seulement insensible. Cela trahit une vérité beaucoup plus troublante : dans tous les domaines, la déshumanisation du Palestinien est la norme^[11].

Quand je dis déshumanisation, je ne parle pas, du moins pas exclusivement, des films dont les acteurs se noircissent le visage et crient *Allahu akbar*, ni des accès d'hystérie télévisuelle lors desquels des politiciens dérapent et nous traitent d'« animaux humains ^[12] ». Je ne parle pas non plus de la rhétorique ouvertement raciste qui nous animalise, qui prétend que nous « déferlons » ici et « infestons » là, qui nous décrit comme des « hordes » de bêtes sauvages. Après tout moi aussi, en tant que poète, je pêche en puisant dans les bestiaires pour esthétiser mon œuvre.

La déshumanisation n'est pas seulement le sentiment — arrogance ? ignorance ? peur ? — qui commande à des chroniqueurs ou à des émissaires qui ne connaissent pas un mot d'arabe d'écrire sur « la région » des analyses emplies de suffisance (plutôt des diatribes calomnieuses). Quand je dis déshumanisation, je parle d'un phénomène moins apparent et pourtant beaucoup plus pernicieux et systématisé, une pratique peaufinée par les plus polis de nos meurtriers. Quand je dis déshumanisation, je parle du refus de l'Occident de nous regarder dans les yeux.

Je parle de cette réticence ou incapacité du monde à considérer nos tragédies comme des tragédies et nos réactions comme des réactions, de son obstination à voir dans nos normalités des déviances. Comme si les instincts primaires tels que la survie ou la légitime défense, les comportements banals inhérents à la vie sur terre, étaient des luxes qu'eux seuls pouvaient s'offrir. Il n'y a pas que les droitistes orduriers et les policiers violents qui nous déshumanisent ; il y a aussi les tueurs les plus politiquement corrects qui soient, ceux qui ne condescendent même pas à croiser notre regard avant d'appuyer sur la détente, qui tirent calmement, froidement, à des centaines de mètres de distance. Le sniper en ce sens — cette figure lointaine dotée du pouvoir d'effacer notre existence sans jamais avoir à l'approcher — règne à la

fois littéralement, sur les crêtes de nos collines et les toits de nos immeubles, et métaphoriquement, dans les cabinets gouvernementaux et les salles de rédaction. Dans cette réalité, il n'a pas de sang sur les mains.

Et les snipers sont partout. Ce sont les journalistes malhonnêtes, les bureaucrates malléables, les hommes de main qui passent inaperçus, les présentateurs télé qui déforment nos tragédies, les philanthropes qui les convertissent en mines d'or, les missionnaires qui trouvent le salut dans notre extinction, les avocats du diable, ceux qui détournent l'attention, ceux qui sèment des leurres sur notre route, les conseillers politiques sans scrupules, les militants qui se font marionnettistes, les élites cannibales, les élitistes parmi nous qui nous imposent un rôle et nous enferment dans le panoptique de leur regard, les intellectuels autoproclamés, les chefs religieux qui chuchotent quand ils devraient crier, les armuriers ventripotents et les présidents d'université qui les engraisent, sans oublier les érudits qui se complaisent dans le dédain, font exprès de comprendre de travers, massacrent Frantz Fanon et Walter Benjamin, dénie la nature humaine et réfutent jusqu'aux lois de la physique pour déguiser notre résistance en pathologie. Dans cette réalité, le sniper n'a pas de sang sur les mains, mais le nombre de ses victimes est incalculable.

La déshumanisation nous sépare — nous expulse — de la condition humaine, tant et si bien que ce qui passe habituellement pour une réaction naturelle à l'oppression devient, venant de nous, une conduite primitive, incontrôlée et incompréhensible. Ce qui vaut à d'autres d'être salués en héros nous vaut d'être traités en criminels. Dire que notre naissance suffit à nous rendre coupables est presque simpliste. Notre existence même est purement mécanique ; règles et procédures nous rappellent que nous sommes, hélas, nés pour mourir. Et dans cette procession déterministe vers

le caveau nous nous croisons, infortunés étrangers tout juste tombés du nid et privés d'avenir. Notre participation institutionnelle, nos interventions intellectuelles sont contraintes. Seules les épithètes qui accablent ou infantilisent peuvent s'appliquer au Peuple palestinien (« les Palestiniens », comme on nous désigne). Nous ne sommes pas des êtres humains mais des énigmes, d'exaspérantes et effrayantes énigmes dont la moindre action appelle la condamnation, dont la moindre émotion est une menace en germe.